

CHRISTIAN DOTREMONT

Nixon, ni Jésus

Christian Dotremont

Abrupte fable

Édition établie et présentée par Stéphane Massonet
L'Atelier contemporain, 256 p., 20 euros

Dépassons l'anti-art

L'Atelier contemporain, 944 p., 25 euros

«Surréaliste révolutionnaire» belge, Christian Dotremont était un «peintre de l'écriture». Volumes posthumes, *Abrupte fable* et *Dépassons l'anti-art*, proposent une sélection de ses logogrammes, de ses poèmes de jeunesse et de ses écrits sur l'art, le cinéma et la poésie.

■ En 1935, dans *le Petit Vingtième*, supplément hebdomadaire au quotidien belge *le Vingtième Siècle* qui publie *Tintin*, paraît un poème intitulé *le Printemps*. Signé Christian Dotremont, treize ans. Quelques années plus tard, devenu le plus jeune membre du groupe surréaliste belge et doté d'une gueule à la Che Guevara, Christian Dotremont vit à Paris sans un kopeck, où il se comporte, raconte-t-on, comme un adorable petit pique-assiette. Il fréquente Paul Éluard, Pablo Picasso et Noël Arnaud, tente de taper Cocteau pour payer son hôtel, lequel finira par lui fournir un « mot d'excuse » à l'intention de son logeur : « Monsieur, je vous prie de laisser Christian Dotremont tranquille c'est un génie. » À la fin de la guerre, « le surréalisme tourne comme du lait. En fera-t-on du fromage pour les grandes dames de l'aristocratie ? » Influencé par la lecture d'Henri Lefebvre qui publie alors sa *Critique de la vie quotidienne*, Dotremont cofonde en 1947 le mouvement surréaliste révolutionnaire et cosigne le tract « La cause est entendue », qui entérine la rupture avec l'avant-garde de papa. Et puis, après la maison d'édition Le Serpent de mer qu'il fonde en 1943, c'est un autre organe reptilien dans lequel s'engage Dotremont en 1948 le mouvement Cobra, qu'il crée avec le poète Joseph Noiret et les peintres Karel Appel, Constant, Asger Jorn et Corneille.

Il n'aura été ni peintre, ni poète, ni romancier, ni critique. « Nixon ni Jésus » (1), lui qui fut le neveu d'une abbesse et qui prit sa carte en 1947 au Parti communiste. Il aura été un drôle de zigue. « Être anémone ou navet / le navet rêvant d'être anémone ou écrivain. » Présent dans les plis de toutes les avant-gardes du 20^e siècle disparaissant dans les neiges lapones qui inspirèrent ses « logogrammes » (« unités d'inspiration-verbale-graphique »). La redoutable

première phrase de *la Pierre et l'Oreiller*, récit d'amour au Danemark, publié chez Gallimard en 1955, pourrait constituer une biographie-monostiche de son auteur : « Elle m'a dit qu'elle voulait être seule, qu'elle partait se promener dans la forêt. »

L'Atelier contemporain publie deux volumes de textes de Christian Dotremont. Le premier, *Abrupte fable*, est constitué d'un choix de poèmes que Dotremont avait lui-même commencé de rassembler pour la NRF sous le titre *Ancienne Éternité*, ainsi que d'autres poèmes épars et d'une sélection de logogrammes. Le second, *Dépassons l'anti-art*, comporte 944 pages qui rassemblent un choix de textes de Dotremont sur l'art, le cinéma et la poésie. Si, comme moi, vous aimez lire au plumard sur le dos, vous constaterez que l'exercice est assez malaisé, à moins d'envisager cette lecture comme une forme dérivée d'exercice de musculation. Choix éditorial qui s'accorde plutôt mal avec l'existence « anti-nid » de Dotremont, qui vivait dans sa valise-bibliothèque, quand il n'était pas contraint de séjourner au sanatorium pour soigner sa tuberculose. Mais qu'il soit dit que ces 944 pages coûtent seulement 25 euros, ce qui aurait bien plu à notre auteur, lui qui exposait des pommes de terre au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles en attendant avec impatience la fin de l'exposition pour les manger.

MACHINERIE MÉTUCULEUSE

L'écriture de Dotremont est une machinerie méticuleuse, quoique d'apparence brute, qui dialectise le lyrisme et l'humour. Ses poèmes prose, vers qui s'achèvent en virgules, dialogues, points d'interrogation, tirets longs.

Aucune forme établie, mais un rythme constant de cheval emballé. « Je me disais – Rien n'est beau que le trop, le trop seul est aimable – et je galopais. Je fus trop sans, – trop avec, – je tropais. » Il ne reprend jamais sa respiration plutôt s'écrouler. Il expire ses obsessions un amour, ou la neige. « Or il neige et je l'aime et n'ai pas fini de brûler. » Ses écrits critiques sont des récits d'espionnage. Il traque les risques et les failles des peintres dont il parle. N'avoir jamais entendu parler de Michel Mineur n'entrave en rien l'intérêt qu'on prend à la lecture d'un texte à son sujet. Dotremont a le double goût de l'anecdote et du concept, de la phrase qui perce et de celle qui enrobe. « Avec des glaçons, il fait des forêts », écrit Bachelard, qu'il cite. Il a le démon du paradoxe. « Il voit sous les choses qui marchent une boîtier terrible. » Il est précis, et il est drôle. Pas tendre. « Beaucoup d'artistes sont punis, on leur a dit vous ferez cinq cents taches et qu'elles soient au net, au tachimètre. Hier, c'était les lignes. » Parlant des autres, il parle aussi de lui « Beaucoup de gens parmi quoi beaucoup de peintres cherchent à nous étonner. Ils sont fatigués. Yves Dendal ne cherche jamais à nous étonner. Il est étonnant. » En 1978, un an avant de mourir, dans un texte intitulé « Cobra, qu'est-ce que c'est ? », il écrit : « Le mélange de la joke et de l'angoisse ». Ça lui va bien. ■

Victoria Xardel

1 Comme il l'écrit dans un texte qui parodie les titres des essais de son époque : « Titres presque vieux. *Les Infrastructures du superflu. La Société de la Société. Idéologie de l'aquarelle. Nixon ni Jésus. Actualité du néologisme [...]* »

